


de Burnouf et de Lassen sur le zend et l'ancien perse. Avec ce secours et au moyen de ce qu'il avait déjà appris par lui-même, il acheva de déchiffrer et de traduire sa copie du texte perse. Son travail fut lu à la Société asiatique de Londres le 4 janvier 1840¹. La guerre de l'Afghanistan, qui éclata à cette époque, l'obligea d'interrompre des études si heureusement commencées. Il tint la campagne jusqu'en 1842. La guerre finie, en 1843, il retourna à Bagdad; et, l'été de l'année suivante, il se rendait à Béhistoun, cette fois avec des échelles qui lui permirent de terminer la copie du texte aryen et de prendre une partie considérable des deux autres textes. Il traduisit alors complètement l'inscription perse et sa version parut dans le *Journal asiatique* de Londres de l'année 1846.

Cependant sir Henry Rawlinson ne regardait point son œuvre comme achevée, tant qu'il n'aurait pas copié la totalité de l'inscription trilingue de Darius. La partie la plus importante restait même à faire : il lui fallait posséder le texte babylonien et travailler ensuite à le déchiffrer. L'officier anglais reprit donc en 1848 le chemin de Béhistoun, et cette fois, pour avoir un texte tout à fait sûr, il prit des estampages de la version qu'il appelle scythique et de la version babylonienne, sur toutes les parties du rocher où les caractères étaient encore visibles. L'année suivante, il retournait en Angleterre, et en 1851 le *Journal de la Société asiatique* anglaise publiait le texte babylonien de l'inscription de Darius.

Cette publication mettait le comble à la gloire de Rawlinson. Il avait fait du rocher de Béhistoun la pierre de Rosette de l'assyriologie. C'est surtout grâce à l'inscription trilingue de Darius, que nous pouvons déchiffrer aujourd'hui cette multitude de documents unilingues que nous

¹ *The Athenæum, journal of Literature*, année 1840, p. 79.

ont fournis les ruines de Ninive et de la Chaldée. L'étendue des trois textes, et plus encore, le grand nombre de noms propres qu'ils renferment, permettaient de compléter les études que la brièveté des documents de Persépolis empêchait de pousser bien loin¹.

Le savant anglais, en donnant le texte correct et aussi complet que possible de l'inscription babylonienne, l'accompagnait d'une transcription et d'une traduction². A l'aide des quatre-vingt-dix noms propres déjà connus de l'ancien perse, il déterminait la valeur de deux cent quarante-six caractères assyriens. Il résultait de son travail, outre quelques faits constatés auparavant, que plusieurs des caractères étaient « polyphones, » c'est-à-dire se prononçaient différemment dans les différents mots. Ainsi le signe qui se lisait *a* dans un nom propre devait se lire *kal* dans un autre. En appliquant à l'inscription de Béhistoun des valeurs syllabiques, tirées de l'inscription de Persépolis, au nom de Naboukoudourossour (Nabuchodonosor), , tel qu'on le lit sur les briques de Babylone³ et à Béhistoun, on fut étrangement surpris de lire, au lieu du nom de ce roi,

¹ Les inscriptions trilingues de Béhistoun contiennent cent quinze noms propres et neuf noms de mois; il n'y a cependant que quatre-vingt-dix noms propres lisibles dans le texte sémitique.

² Voir H. Rawlinson, *Analysis of the Babylonian Text at Behistun*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. xiv, part. 1, 1851. Cf. *ibid.*, dans le t. xii, 1850, p. 401-403, du même, *On the inscriptions of Assyria and Babylonia*. Dans les *Records of the past.*, t. 1, p. 111-130, Sir H. Rawlinson donne la traduction de l'inscription de Darius, d'après le perse et l'assyrien, et l'historique de ses travaux. *Ibid.*, p. 102-110. Cf. *Athenæum*, 1840, p. 79. Le texte babylonien est gravé dans les *Cuneiform inscriptions of western Asia*, t. III, 1870, pl. 39-40, d'après l'estampage de Sir H. Rawlinson. C. Bezold en a donné une nouvelle version, *Die Achämeniden Inschriften*, in-4^o, Leipzig, 1882 (t. II de l'*Assyrische Bibliothek*), p. 1-28.

³ Grotefend, *Neue Beiträge zur Erläuterung der babylonischen Keilschrift*, in-4^o, 1840, n^o 14.

le nom *an-pa-sa-du-sis*¹. Un tel résultat n'était pas propre à gagner la confiance du public².

Cependant, quoique toutes les difficultés parussent s'être accumulées pour rendre l'écriture et la langue assyriennes difficiles et presque impénétrables, les savants intrépides qui avaient voué leur vie à cette étude ne se découragèrent pas. Ils purent même, en 1857, donner au monde savant une preuve irrécusable de la sûreté de leur méthode et de la certitude des résultats déjà acquis. Au commencement de cette année, quatre assyriologues s'étaient trouvés accidentellement réunis à Londres. C'étaient E. Hincks, Fox Talbot, H. Rawlinson et M. J. Oppert. Sur l'initiative de Fox Talbot, ils proposèrent à la Société asiatique de Londres de

¹ Voici l'explication de cette anomalie. Le signe $\rightarrow\left[\right]$, *an*, est un déterminatif qui se place devant le nom des dieux (ici, c'est le dieu Nebo) et ne se prononce pas. Le signe phonétique $\rightarrow\left[\right]$, *pa*, représente idéographiquement le dieu Nebo, et le déterminatif $\rightarrow\left[\right]$, *an*, indique qu'il faut lire ici effectivement le nom de Nebo. Les deux signes phonétiques $\rightarrow\left[\right]$, *sa. du.* réunis, sont l'idéogramme de *kudurru*, « tiare, couronne » (Norris, *Assyrian Dictionary*, part. II, p. 541). Enfin le phonétique, $\rightarrow\left[\right]$, *sis*, est l'idéogramme de *uzur*, « protège. » Les différents signes employés par les scribes, qui nous ont laissé le nom de Nabuchodonosor écrit des manières les plus diverses, rend cette explication tout à fait certaine. Voir dans J. Ménéant, *Syllabaire assyrien*, (*Mémoires de l'Académie des inscriptions, Savants étrangers*, t. VII, 1862-1873, p. 94), les orthographes diverses du nom de Nabuchodonosor.

² Ce n'est qu'au moyen des variantes d'écriture du même nom et de quelques autres procédés particuliers, que nous aurons l'occasion, chemin faisant, de faire connaître, en partie, que les assyriologues peuvent triompher des difficultés de la polyphonie. Quelquefois les moyens de déterminer la prononciation des noms propres font défaut, et alors on est obligé d'accepter une prononciation provisoire et douteuse. Voir un exemple, p. 199. Un certain nombre de noms sont encore aujourd'hui dans ce cas. C'est ce qui explique les manières diverses dont les assyriologues écrivent certains noms propres et les changements que de nouvelles découvertes obligent de faire dans la prononciation qui avait été d'abord adoptée.

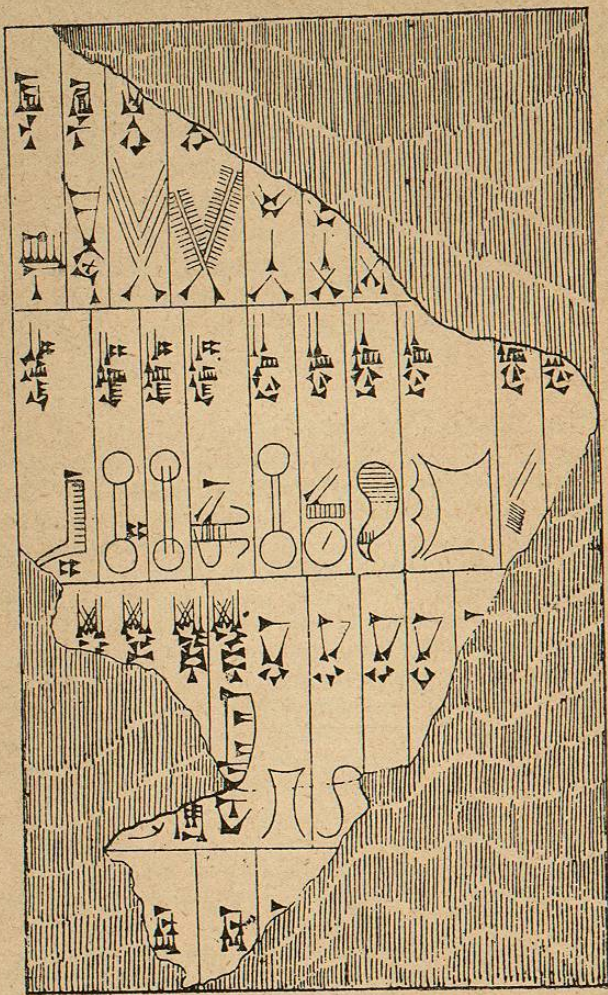
mettre leur procédé de lecture et d'interprétation de l'assyrien à l'épreuve, en leur faisant traduire séparément la même inscription. La proposition fut acceptée. A. Layard avait découvert à Kalah-Schergat, l'ancienne ville d'Assur, qui était la capitale de Théglathphalasar I^{er}, les ruines d'un palais construit par ce prince. A chacun des quatre angles principaux de ce palais, l'explorateur anglais avait trouvé un prisme en argile, à huit pans, de quarante-cinq centimètres de hauteur. Chaque face est couverte de cent lignes d'une écriture fine et serrée. Les quatre prismes reproduisent la même inscription. On remit une copie lithographiée de cette inscription à chacun des quatre assyriologues. Au bout d'un mois, les quatre traductions étaient achevées et déposées, cachetées, entre les mains des membres de la Société asiatique. On les ouvrit et on les lut, le 25 mai, dans une séance solennelle. Ce fut une grande victoire pour l'assyriologie : les quatre traductions étaient les mêmes pour le fond¹.

Désormais, malgré quelques protestations et quelques doutes isolés, l'épigraphie assyrienne va marcher de triomphe en triomphe. Du reste, pour lui faire surmonter des difficultés extraordinaires, Dieu lui procura des ressources extraordinaires, comme nous allons maintenant l'exposer.




De tout ce que nous savons aujourd'hui de l'écriture cunéiforme, il résulte qu'elle a été primitivement hiéroglyphique, comme l'écriture égyptienne, destinée à peindre les objets et à les représenter aux yeux². Ainsi le poisson fut

¹ *Comparative translations*, by W. H. Fox Talbot, Esq., the Rev. E. Hinks D. D., Dr Oppert and Lieut. Col. sir Henry Rawlinson K. C. B., of the inscription of Tiglat Pileasar, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XVIII, part. 1, 1860, p. 120-219. Cf. J. Ménéant, *Annales d'Assyrie*, in-8°, Paris, 1874, p. 33.

² Voir, figure 7, une inscription en caractères hiéroglyphiques avec la transcription en caractères cunéiformes modernes. D'après une tablette du British Museum. J. Ménéant, *Leçons d'épigraphie assyrienne*, in-8°, Paris, 1873, p. 32. Voir *ibid.*, p. 31, la première face de cette tablette.



7. — Images hiéroglyphiques avec les caractères assyriens qui en sont dérivés.

d'abord dessiné comme on le voit dans quelques vieilles inscriptions ; ensuite l'image se simplifia, pour écrire plus rapidement, comme dans l'écriture « hiératique » égyptienne, dont on lui a donné le nom, et l'hiéroglyphe devint une ligne horizontale, représentant la tête et la queue, et coupée de barres transversales, simulant le corps du poisson, ; enfin, se simplifiant davantage encore, l'image, tout à fait méconnaissable, s'est transformée en trois clous verticaux croisant un clou horizontal, : c'est ce qu'on appelle l'écriture moderne.

Le clou ou le coin, qui est l'unique élément générateur de l'écriture moderne, n'a pas été l'élément primitif. On dessinait d'abord l'objet. La forme cunéiforme ou cludiforme, comme on l'a aussi appelée (de cloud, clou), est venue de la matière sur laquelle on écrivait : l'argile et la pierre. On a trouvé à Babylone un antique poinçon d'ivoire dont la pointe était taillée en triangle. On a également trouvé, dans les ruines de Ninive, de nombreux échantillons de stylets triangulaires analogues. Chaque coup de ce poinçon sur l'argile produit un trait en forme de clou. De même, le pinceau dont se servent les Chinois pour écrire a donné à leur écriture sa forme caractéristique¹.

L'écriture dont se sont servis les Babyloniens et les Assyriens n'a point été inventée par eux ni par une race sémiti-


¹ « J'ai dit que les idiomes assyrien, susien, arménien et scythique étaient interprétés par la même écriture, originairement hiéroglyphique, dont on peut préciser la forme dans un nombre de cas donnés. La transformation que la représentation figurée subit d'abord présente un phénomène analogue à celui qui a formé l'écriture hiératique des hiéroglyphes d'Égypte et les lettres chinoises actuellement usitées, des images dont elles dérivent. On remplaça l'image par quelques traits qui, sans rendre exactement la forme, en rappelèrent du moins les apparences. Les plus anciens documents de Babylone et de la Chaldée sont produits dans cette écriture qui n'est pas encore cunéiforme. Un seul monument véritablement hiéroglyphique, et dont l'examen serait de la plus haute importance, a été trouvé à Suse :

que. Elle l'a été par un peuple qui parlait une langue complètement différente, appartenant à la famille touranienne. Cette langue est appelée par les uns *accadien*, par les autres *sumérien*¹.

La découverte de l'origine des caractères cunéiformes, due au génie perspicace de M. Oppert, a expliqué une grande partie des anomalies de l'écriture assyrienne. Un grand nombre de tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal sont bilingues. L'écriture est la même, mais l'une

mais malheureusement il n'est pas [en 1856] à la portée de l'étude. De ce système hiératique se forma la véritable écriture cunéiforme qui paraît avec le XIX^e siècle avant notre ère. La forme du *coin* ou du *clou* ne doit son origine qu'à une circonstance fortuite; deux coups de ciseau la constituent, et il est facile et plus expéditif de graver en pierre dure une écriture de ce genre que d'y sculpter des figures entières. L'écriture hiéroglyphique, ainsi transformée, se simplifia; on oublia peu à peu l'image, véritable prototype de la lettre, et on réduisit le nombre de *coins* qui constituaient une lettre, de manière qu'il s'en forma une lettre en apparence toute nouvelle. Donc, de l'image se développe une écriture *hiératique*; de celle-ci, la première écriture *cunéiforme*, que nous nommons *archaïque*. Elle est encore fort compliquée, mais elle se simplifie dans un quatrième genre, qui est le plus employé de tous, et dans lequel est conçue l'immense majorité des monuments assyriens : nous le nommerons *moderne*. Dans son application à l'usage journalier, il a pris une forme spéciale que nous appelons *cursive*, et qui, tout à la fin, a dégénéré dans une espèce d'écriture *démotique* dont on trouve de rares exemples. » J. Oppert, *Rapport adressé à S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, septembre 1856, p. 172-173. — A. Layard avait proposé une autre manière d'expliquer l'origine des caractères cunéiformes, *Nineveh and its Remains*, 1849, t. II, p. 180. Il croit qu'on marquait sur la brique les caractères par une sorte d'impression. M. Perrot préfère cette explication, *Histoire de l'art*, t. II, p. 29.




¹ M. Oppert et M. Friedrich Delitzsch l'appellent *sumérien*; M. François Lenormant et autres l'appellent *accadien*. D'après M. F. Hommel, le sumérien et l'accadien seraient deux dialectes d'une même langue touranienne, *Accad* désignant la Babylonie du Nord, et *Sumir* la Babylonie du Sud. Voir F. Hommel, *Sumir and Accad*, dans l'*Academy*, 20 mai 1882, p. 362-363. — Si l'on en croyait M. Joseph Halévy, dont l'opinion a été adoptée par Stanislas Guyard (1846-1884 [Voir *Journal asiatique*,

des deux langues est l'assyrien et l'autre l'accadien. Une observation que ne peut tarder de faire le savant qui lit ce double texte, quand il a quelque connaissance de la langue accadienne, c'est que les signes accadiens ont un sens dans cet idiome, tandis qu'ils n'en ont point en assyrien. Ainsi le signe formé par deux traits horizontaux, suivis d'un clou vertical, , signifie idéographiquement Dieu, en assyrien, ce qui se lit *Ilu*, et il se prononce *an*, quand il est phonétique. En accadien, il se prononce également *an* et signifie aussi parfois *Dieu*, mais cette signification est toute naturelle, parce que le nom accadien de Dieu est *Anna*.

juillet 1885, p. 18-26]), le sumérien et l'accadien, loin d'être deux dialectes n'existeraient même pas et ne seraient qu'une cryptographie de l'assyrien; mais tous les autres assyriologues regardent comme représentant une véritable langue l'écriture sumérienne ou accadienne, laquelle est expliquée par les mots assyriens ordinaires dans les tablettes de la bibliothèque de Ninive dont nous allons bientôt parler. Voir sur cette controverse, J. Halévy, *Observations critiques sur les prétendus Touraniens de Babylonie*, dans le *Journal asiatique*, juin 1874 (Cf. *ibid.*, mai-juin 1875, la réponse de M. Oppert, *Sumérien ou rien*, p. 442-500, en particulier la note, p. 466); Fr. Lenormant, *La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens, étude de philologie et d'histoire, suivie d'un glossaire accadien*, in-8°, Paris, 1885; S. Guyard, *Bulletin critique de la religion assyro-babylonienne, La question suméro-accadienne*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, mars-avril 1882, t. v, p. 253-278; E. Babelon, *La langue sumérienne*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, octobre et novembre 1882, p. 33-57; 171-189; J. Halévy, *Documents religieux de la Syrie et de la Babylonie*, in-8°, Paris, 1882, et la critique de ce livre par E. Babelon, dans le *Bulletin critique*, 15 avril 1883, p. 143-149; J. Halévy, *Aperçu grammatical de l'allographie assyrienne*, dans les *Actes du sixième congrès international des orientalistes tenu en 1883 à Leide*, 2^e part., sect. 1, in-8°, Leyde, 1885, p. 535-568; S. Guyard, *Questions suméro-accadiennes*, dans la *Zeitschrift für Keilschriftforschung*, avril 1884, t. 1, p. 96-114; A. J. Delattre, *L'assyriologie depuis onze ans*, dans la *Revue des questions scientifiques*, avril 1891, p. 415-426; F. C. Lehmann, *Samašsumukin, König von Babylonien (Assyrische Bibliothek, t. VIII)*, in-4°, Leipzig, 1892, p. 62-173. L'idéographisme est, d'après M. Schröder, la preuve de la fausseté du système de M. Halévy. Voir *Journal officiel*, 15 mai 1884, p. 2565-2566.

Nous surprenons ainsi sur le fait le secret de la formation de l'écriture cunéiforme. Les signes idéographiques sont devenus des signes syllabiques. Moins habiles que les Égyptiens à analyser les sons, les Accadiens n'ont pas su, comme eux, ne garder que la première lettre de l'objet représenté, l'*l* de la lionne, par exemple ¹, et ils ont retenu toute la première syllabe, comme l'*an* de *anna*.

Quand les Assyriens entrèrent en relations avec les Accadiens, ils acceptèrent de toutes pièces l'écriture inventée par ces hommes d'une autre race, avec ses valeurs idéographiques et syllabiques, quoique ces dernières n'eussent aucun sens dans leur langage ².

On peut se rendre compte, par ce que nous venons d'exposer, de l'origine des polyphones, cette complication si étrange de l'écriture assyrienne. L'idéogramme représentant une maison, , se prononçait en accadien *val* ou *mal* ³, parce qu'une maison s'appelait dans cet idiome *val*. Mais comme en sémitique elle s'appelait *bit*, les Babyloniens donnèrent naturellement à ce seul signe et la valeur de *val* qu'ils avaient reçue des Accadiens, et la valeur de *bit*, qu'il avait dans leur propre langue. Le signe, , qui dérivait de l'hiéroglyphe du poisson, , se prononça pour la même raison *han* et *nun*, parce que *han* est le nom du poisson en accadien, et *nun*, son nom en assyrien. C'est grâce à de nouvelles découvertes, comme nous allons le voir, que les assyriologues avaient pu deviner ainsi le secret de la formation de l'écriture assyrienne.

¹ Voir plus haut, p. 125.

² J. Oppert, *Rapports à S. E. le Ministre de l'Instruction publique* dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1856, p. 187-191.

³ Le *v* et l'*m* sont écrits avec les mêmes signes en assyrien et ils ne se distinguent pas dans la prononciation de cette langue, au moins à une certaine époque, de même que l'*l* et l'*r* en égyptien, le *d* et le *t* en allemand.